Document generated on 07/14/2025 9:46 p.m.

Santé mentale au Québec

Les voies de la recherche clinique en psychanalyse
Compte-rendu préalable à la lecture du dossier Le réel et la mort dans la situation thérapeutique

Hélène Richard

Volume 15, Number 2, November 1990

Le réel et la mort dans la situation thérapeutique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/031568ar
DOI: https://doi.org/10.7202/031568ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)
1708-3923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Richard, H. (1990). Les voies de la recherche clinique en psychanalyse : compte-rendu préalable à la lecture du dossier Le réel et la mort dans la situation thérapeutique. *Santé mentale au Québec*, *15*(2), 157–167. https://doi.org/10.7202/031568ar

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les voies de la recherche clinique en psychanalyse

Compte-rendu préalable à la lecture du dossier Le réel et la mort dans la situation thérapeutique

Hélène Richard*

Le 18 septembre dernier se tenait à l'hôpital du Sacré-Cœur de Montréal un colloque intitulé «Les voies de la recherche clinique en psychanalyse». Quel en était le thème? Le statut scientifique de la psychanalyse: la pratique et la recherche cliniques sont-elles «deux réalités antinomiques ou consubstantielles»? Les informations émanant de ce débat se sont avérées stimulantes et de nature à éclairer la lecture des articles contenus dans le dossier de ce présent numéro: «Le réel et la mort dans la situation thérapeutique», articles cliniques d'orientation psychanalytique dans lesquels le contre-transfert est utilisé comme outil de recherche et de réflexion. D'où la présentation, ici, d'un compte-rendu de cet heureux événement en guise d'introduction au dossier. Ce rapport ne saurait, comme aucun autre d'ailleurs, être tout à fait impartial; qu'il suffise d'informer les lecteurs-trices qu'il a été rédigé après une écoute faite d'une oreille sympathique à la position théorique du groupe de recherche responsable de cette journée.

Organisée par le Groupe de recherche de l'Unité de psychothérapie psychanalytique du pavillon Albert-Prévost, en collaboration avec le département de psychiatrie de l'Université de Montréal, la tenue de ce colloque est le fruit «d'une impasse» annonce Bernadette Tanguay, psychanalyste, dans sa présentation «Malaise dans l'institution ou de la chasse aux fantômes» relatant la démarche du groupe de recherche. En effet, mue par le désir de questionner le travail accompli par leur Unité de psychothérapie psychanalytique auprès d'une clientèle présentant des problématiques prégénitales, l'équipe élabore l'an dernier un projet de recherche avec une grille psychanalytique, c'est-à-dire utilisant comme instrument de travail la situation intersubjective de la rencontre patient-thérapeute, et formule une demande de subvention. Démarche

* L'auteure est professeure au Département de psychologie à l'UQAM.

classique; les résultats le sont également. Les membres du groupe sont mis devant le constat que leur projet a été évalué selon des critères étrangers à leur démarche et qu'on leur suggère d'utiliser une méthodologie expérimentale, de même que des instruments de mesure quantitatifs qui, selon la littérature consultée, risquent pourtant de mettre en échec le but de leur recherche (quête de sens à travers une relation intersubjective) et s'avèrent, pour eux, une trahison face à leur champ théorique. L'équipe se trouve ainsi confrontée à la question fondamentale: comment faire de la recherche clinique en psychanalyse qui puisse être jugée rigoureuse sans dénaturer l'objet de cette recherche? Interrogation qui les mène vers un travail de réflexion épistémologique dont l'aboutissement est l'organisation de ce colloque dans un but de partage.

Le programme de la journée comprenait deux volets: l'avant-midi était consacrée aux présentations de trois membres du groupe de recherche et à celle de Jean Bergeret, psychanalyste, conférencier invité; l'après-midi mettait sur scène une table ronde composée de quatre participants dont Jean Bergeret et deux membres extérieurs au groupe de recherche: Lise Monette et Jean-François Saucier.

Aperçu critique de la littérature sur la recherche psychanalytique

La première présentation, celle d'Arthur Amyot et de Jean Cloutier, tous deux psychanalystes et membres du groupe de recherche de l'Unité de psychothérapie psychanalytique, s'intitule «Aperçu critique de la littérature sur la recherche psychanalytique». D'entrée de jeu, Amyot définit la position de l'équipe de recherche: pour celle-ci l'objet de recherche en psychanalyse est le sujet souffrant dans sa psyché, tel qu'il se manifeste à l'analyste au cœur de la rencontre intersubjective de la situation transféro-contre-transférentielle.

Le conférencier présente ensuite les premiers grands courants qui ont marqué le développement de la recherche en psychanalyse. Peu d'écrits systématiques avant les années 70 où apparaît alors une floraison de recherches évaluatives cherchant à vérifier l'efficacité thérapeutique en termes de guérison. Ces recherches utilisent des méthodes expérimentales objectivantes plaçant les chercheurs à l'extérieur du cadre psychanalytique (relation intersubjective) et devant l'exigence, très difficile à rencontrer, de former des groupes contrôles comparables à ceux des patients étudiés, sans que, par ailleurs, un consensus n'ait été fait sur une définition du concept de guérison. À la fin des années 70, une enquête menée auprès des chercheurs révèle l'existence d'une vague de désillusion: il appert, en effet, que leurs recherches ont peu d'impact sur la pratique psychanalytique et qu'ils sont amenés à consta-

ter qu'eux-mêmes apprennent davantage de leur pratique clinique que des résultats de leurs travaux de recherche.

Cette déception provoquera un retour à la clinique et apparaîtra une nouvelle gerbe de recherches se penchant, cette fois, sur le processus thérapeutique. La plupart de ces travaux expérimentaux, cependant, chercheront à mesurer en même temps processus et évaluation des résultats de traitement, ceci, au détriment d'une rigueur méthodologique et de résultats fiables. Amyot en conclut que tant que la question de la validité scientifique de la recherche psychanalytique sera posée en la situant dans le cadre des sciences exactes et quantifiables, la recherche psychanalytique se maintiendra dans une impasse.

Jean Cloutier, pour sa part, se pose la question de la nature spécifique de la recherche psychanalytique et tente de trouver une réponse en compulsant la littérature contemporaine sur la recherche psychanalytique. Il choisit comme échantillon les écrits parus depuis les six dernières années dans deux revues anglophones. Ces recherches, elles aussi de type expérimental, seraient représentatives d'un courant de pensée actuellement en vogue dans certains milieux de recherche où «l'on considère que la psychanalyse gagnerait à s'inspirer davantage de la méthode expérimentale des neurosciences». Deux groupes les représentent: une équipe de chercheurs allemands qui s'intéresse, elle aussi, au processus thérapeutique et tente de cerner par des méthodes empiriques et quantifiables plus sophistiquées (enregistrements audio-visuels) différentes phases du processus psychanalytique et un groupe de chercheurs américains qui tente de circonscrire des concepts cliniques à l'aide d'instruments semblables. La tradition psychanalytique de recherche descriptive par présentation de cas est donc remplacée, ici aussi, par des recherches objectivantes et quantitatives qui s'avèrent, selon Cloutier, un effort louable de rigueur, mais qui risque de dénaturer le caractère authentiquement psychanalytique des phénomènes, soit leur nature inconsciente, en les réduisant à leur dimension consciente et opérationalisable. À force de vouloir savoir à tout prix, dit Cloutier, le chercheur risque de tuer la poule aux œufs d'or.

Regard épistémologique sur la recherche en psychanalyse

Troisième conférencier, Wilfrid Reid, psychanalyste et membre du groupe de recherche, dans un texte substantiel titré «Regard épistémologique sur la recherche psychanalytique» pose la question du statut épistémologique de la double subjectivité rencontrée dans la situation psychanalytique. Dans un premier temps, il rappelle que Freud souscrivait à la distinction sujet-objet, fondatrice des sciences de la nature, et qu'il a toujours réclamé une place pour la psychanalyse parmi les sciences naturelles ou dites exactes. Si son génie lui servit, d'une part,

à donner un statut sans précédent à la subjectivité en lui faisant acquérir un statut de réalité par la découverte du concept de réalité psychique et, d'autre part, à créer un outil qui se voulait objectif pour étudier la subjectivité: la méthode psychanalytique, il n'en demeure pas moins que Freud visa toujours un idéal d'objectivité aseptique (à l'image de celui instauré en lui par sa formation médicale) et que la subjectivité du psychanalyste lui sembla toujours un point aveugle à être surmonté, comme en témoigne sa conception restrictive du contre-transfert. La majorité des psychanalystes contemporains ont cependant abandonné cet idéal et accordent un statut plus positif à l'émotivité consciente et inconsciente du clinicien.

Dans un second temps, Reid oppose à la thèse freudienne celle de Ricoeur qui refuse cette objectivité aseptique et situe la psychanalyse dans les sciences humaines, sciences non d'observation mais exégétiques, de recherche de sens. Le psychanalyste n'observe pas, selon Ricoeur, il interprète, car il n'y a pas de faits en psychanalyse, seulement des sens à trouver. Ce ne sont pas, en effet, les faits de la vie du patient qui importe au clinicien, mais le sens que celui-ci leur donne, c'est-à-dire sa subjectivité. La saisie de cette subjectivité par le thérapeute implique la mobilisation de la sienne propre qui vient, dans un moment de fusion avec le patient, abolir temporairement la distinction sujet-objet.

Mais faut-il qu'il n'y ait d'objet que ce qui est figé dans la distinction d'avec le sujet, objecte Reid qui, dans un troisième temps, cherche une nouvelle voie dans les apports de la physique quantique. Celle-ci nous apprend que, dans certains domaines, le rapport observateur-observé ne peut être qu'indirect car la cueillette d'informations perturbe le système observé; on ne peut, donc, qu'étudier un système perturbé par l'activité du chercheur et il devient nécessaire d'extrapoler pour penser le système de base. Tout comme le psychanalyste qui ne peut étudier l'inconscient qu'à travers ses manifestations et qui s'avère être «une sorte d'observateur-participant» dans la situation thérapeutique.

Des apports de la micro-physique, Reid retient l'application du principe épistémologique de complémentarité (soit: dans certains domaines de connaissance les contraires sont complémentaires) pour tenter de situer la distinction sujet-objet dans le développement du savoir psychanalytique. Il émet la proposition suivante: l'extension du savoir psychanalytique supposerait la présence quasi simultanée de deux mouvements contradictoires chez le clinicien, soit un mouvement de subjectivation lui permettant de s'ouvrir à ce qu'il ressent venant du patient (fusion temporaire à l'autre) et de lui-même (repli narcissique temporaire) et un mouvement d'objectivation lui permettant de tenter d'être objectif, ce mouvement étant compris dans le sens d'une intention

et non de l'atteinte d'un but. Ce modèle d'oscillation entre deux modes de connaissances contradictoires et complémentaires permettrait de tenir compte du fait que dans la situation psychanalytique, le patient est à la fois sujet et objet de sa démarche et que le clinicien utilise son contre-transfert comme outil de travail.

Cette proposition est présentée comme hypothèse heuristique dans un domaine où beauccup reste à défricher, reconnait le conférencier. Il souligne cependant la sous-utilisation d'un outil actuellement existant, soit ce qu'il nomme «l'intervision» ou la supervision entre pairs qui peut servir d'espace-tiers ou penser la relation duelle de la rencontre thérapeutique.

Ceci dit, il devient encore plus important d'inscrire le cadre thérapeutique et la relation patient-clinicien au cœur d'une méthodologie de recherche en psychanalyse et de reconnaître qu'il y a place pour un principe d'incertitude dans la démarche de connaissance psychanalytique, tout comme dans celle de la physique quantique, conclut Reid. Il faut réviser l'épistémologie et adapter une méthodologie au nouveau domaine que représente l'expérience analytique; quand il s'agit de psychanalyse, les catégories des sciences exactes et humaines ne sont pas aussi étanches que l'on croit.

Le corps mort de la pensée ou l'irréductible altérité de la méthode psychanalytique?

Isabelle Lasvergnas, professeure au département de sociologie de l'UQAM, dans un texte dense nommé «Le corps mort de la pensée ou de l'irréductible altérité de la méthode psychanalytique?», questionne ensuite les assises de la méthode scientifique servant d'appui au procès adressé à la psychanalyse, soient les fondements du rapport sujet-objet, l'axiomatique des méthodes d'observation et la théorie ou l'interprétation du sens.

Dans un premier temps, un survol historique rappelle que les sciences naturelles sont nées de l'abandon de la croyance religieuse comme mode de connaissance en faveur d'une quête de la vérité passant par l'observation et la vérification. Le premier objet d'étude scientifique est celui de la science anatomique: le cadavre humain, un corps séparé de son âme; puis ce sera l'animal vivant: un corps vivant mais privé d'âme; le principe de l'objet scientifique est alors fondé: «vif et mort à la fois». Cette conception de l'objet considéré non porteur de pensée signifiante explique la présence d'un monologue itératif, et non d'un dialogue, entre l'observateur et son objet «à qui il repose sans fin la question du mystère de sa nature tout en le confirmant, par son statut du silence, à la place du mort». Freud vient renverser ce rapport à l'objet en avançant que le patient en sait plus long sur lui-même (fût-ce à son

insu) que celui qui l'écoute; il restitue ainsi pleinement à l'objet «un principe d'âme» et fonde en science l'enjeu d'une nouvelle éthique.

Dans un second temps, I. Lasvergnas rappelle que, dans les sciences expérimentales, la formulation d'hypothèses, c'est-à-dire la théorisation de l'objet d'étude, précède l'observation de celui-ci et que le choix des méthodes d'observation se fait en fonction de cette théorie pré-conçue qu'elles viennent matérialiser. Plutôt que d'utiliser la distinction entre méthodes qualitatives et quantitatives, elle préfère les départager en fonction de ce qu'elle nomme «l'écart entre l'homologique et l'altérité». L'observation est le temps particulier de la recherche où l'on affronte ce qu'il en est de sa pensée à un extérieur à soi. «L'homologique» désigne la situation où l'extérieur à soi est conçu comme syntone au modèle postulé par l'investigateur; cet homologique serait donc le principe caractérisant la méthodologie expérimentale et ses dérivés, puisque le modèle théorique posé à priori contient en lui-même l'explication des phénomènes à observer. De ce fait, selon la conférencière, il existerait dans la convention des sciences expérimentales une confusion entre le sujet et l'objet de recherche, celui-ci pouvant être compris à beaucoup d'égards comme l'objet interne de celui-là. Le fait qui émergera ainsi de l'observation ne vaut que par la force de la construction théorique qui lui pré-existe. Ce serait en ce sens que ce fait donné est un artefact, une fiction. «Mais tout fictionnel qu'il soit, ce fait est le réel dans la tradition de la science expérimentale».

En contraste, la méthodologie psychanalytique se caractérise par l'apport épistémologique majeur qu'a révélé la clinique, soit «le principe d'altérité de l'objet». Première différence: la séquence des démarches; en psychanalyse, la théorisation, la formulation d'hypothèses, se fait après et non avant la démarche d'observation. Deuxième différence: le résultat de l'observation n'est pas pris comme fait réel mais comme sens à élucider dans une relation dialectique entre deux voix, l'interprétation offerte, dans son effet de traduction et de médiation, étant l'expression de l'altérité des deux interlocuteurs en présence.

Dans un troisième temps, I. Lasvergnas situe la théorisation psychanalytique par rapport à ces deux angles de lecture que peuvent être l'homologie et l'altérité. Selon elle, la méthode psychanalytique n'est pas dépourvue de contradictions ni d'homologie; au contraire, le mouvement de contre-transfert serait d'abord et avant tout, en symétrie du transfert de l'analysant, confusion de soi-même et de l'autre. Même après la motion de départage rendant à l'autre son altérité, le temps de l'élaboration secondarisée produit pour le clinicien «la construction d'un objet fictionnel l'aidant à se démarquer quelque peu de la confusion première à l'œuvre dans le contre-transfert». C'est de cet objet fictionnel dont il sera question dans les supervisions ou les séminaires cliniques.»

Ainsi, la nécessaire théorisation que sont l'interprétation et la métapsychologie produit toujours une saisie fragmentaire de sens (objet capté mort de sa captation) qui relance de nouveau la nécessité du mouvement d'emprise vers plus de clarification, plus d'élucidation. «Il n'est de théorie que du fétiche, en tant que le fétiche est l'objet mort qui vient concrètement figurer à la place et en déni du manque» commente I. Lasvergnas qui termine son exposé sans le fermer, c'est-à-dire conclure.

Les voies de la recherche clinique en psychanalyse

C'est un message de persévérance et une illustration de la dimension politique de la recherche, que vient ensuite transmettre le conférencier invité Jean Bergeret, psychanalyste, professeur à l'université de Lyon II, dans une présentation qui a prêté son titre au colloque. Promoteur du Groupe européen de recherche en psychanalyse affilié à la Fédération européenne de psychanalyse, membre fondateur de la toute nouvelle section Recherche de l'Association psychanalytique internationale, il est au cœur du débat sur la recherche qui anime actuellement le milieu psychanalytique et en témoigne avec éloquence.

Des voies de la recherche clinique, Bergeret choisit d'en désigner trois actuellement incarnées par autant de groupes de psychanalystes, la troisième étant celle prônée par le Groupe européen dont il se fait le porte-parole. La première, représentée par un groupe d'analystes de formation philosophique, n'en serait pas une véritable car elle succombe au piège de la fascination par l'orthodoxie, se contentant d'une pensée répétitive qui ne fait, d'après le conférencier, que mettre à la mode du jour les vieux discours. La deuxième s'avère plus dangereuse selon lui. Elle est prônée par des psychanalystes renommés qui estiment nécessaire de réserver le statut scientifique aux seules méthodes expérimentales. Le danger vient du fait de mêler une méthodologie clinique à une recherche concernant une autre problématique; ce serait le cas des neurobiologistes qui risquent de remédicaliser la psychanalyse dans le cadre d'un retour à la mode de la psychiatrie biologique et des neurosciences. Sous prétexte de catégorisations on se borne, dans ce type de recherche, à la description de comportements et on induit les patients et les systèmes sociaux à juger que les problèmes affectifs relèvent d'un handicap biologique plutôt que de la gestion de l'univers subjectif intérieur et interrelationnel. Le débat actuel autour de l'origine biologique ou psychique de l'autisme en serait un bon exemple.

Le Groupe européen de recherche en psychanalyse estime, pour sa part, que la psychanalyse a droit au statut de science humaine car elle possède un objet et une méthode de recherche qui lui sont spécifiques. Son laboratoire est la situation fauteuil-divan et celles dérivées de

l'expérience du divan, ceci, «dans l'irréductible mais non incommunicable interaction transféro-contre-transférentielle». Elle se doit de maintenir vivante sa démarche de recherche, prenant exemple en cela sur Freud qui ne cessait de formuler de nouvelles hypothèses et pour qui l'intérêt du caractère scientifique de la psychanalyse prévalait largement sur celui des conséquences thérapeutiques qu'il est possible de tirer de sa technique.

Ce même groupe, après avoir décomposé la méthode clinique freudienne en quatre étapes précises de recherche, juge cependant que deux conditions préalables sont actuellement nécessaires à leur démarche de recherche soit, d'une part, faire l'inventaire des principales notions théoriques de sorte qu'elles ne puissent plus être réduites aux seules réalités névrotique, triangulaire, génitale et, d'autre part, unifier les langages et traditions utilisés dans les diverses écoles de pensée.

Enfin, dans le but de diminuer les risques de confusion et de dérapage méthodologique, le conférencier propose de mettre sur pied une recherche sur le modèle épidémiologique auprès des psychanalystes-chercheurs et de créer un groupe de promotion et de contrôle de la recherche psychanalytique au sein de l'A.P.I.

L'héritage freudien n'est pas facile à assumer, les déchirements entre collègues pro et anti-expérimentalistes en témoignent, «mais il n'est pas nécessaire de réussir complètement ni du premier coup pour persévérer», conclut Bergeret dont la présentation, pourrait-on ajouter, s'est avérée une vibrante illustration des rafales de pulsions d'emprise qui secouent actuellement les institutions psychanalytiques.

Réflexions sur la recherche en psychanalyse

La table-ronde de l'après-midi donnait la parole à Bernadette Tanguay, Jean-François Saucier, Lise Monette et le mot de la fin, au public et à Jean Bergeret.

Après la présentation de Bernadette Tanguay, trop brièvement résumée plus haut, Jean-François Saucier, anthropologue, psychanalyste et professeur à l'Université de Montréal, livre en vrac ses réflexions sur la recherche. Pour lui l'essentiel de la méthode scientifique réside dans une attitude de sain scepticisme à l'égard de ses propres croyances et dans un besoin de vérification critique.

Le champ de la psychanalyse en est un nocturne, invisible auquel ne conviennent pas les méthodes de la science traditionnelle conçues pour un univers diurne, précis. La révolution quantique a cependant initié les sciences exactes au monde nocturne et démontré qu'on peut être scientifique tout en utilisant des méthodes indirectes visant le vraisemblable plutôt que le vrai.

La méthode psychanalytique, résidant dans la publication de monographies, devait produire des résultats probants grâce à la lente accumulation d'observations individuelles. Cette méthode a cependant échoué, selon le conférencier, parce que la méthode inductive ne saurait suffire à elle seule à construire une science et que l'histoire de cas n'est que la version personnelle non vérifiée du clinicien: une science basée sur l'accumulation de données individuelles ne mène que rarement à l'élaboration de modèles d'ensemble.

Pourtant la psychanalyse contemporaine a grand besoin de recherches, ne serait-ce qu'à cause de l'existence actuelle d'une pléthore de théories néo-freudiennes. Si elle désire survivre dans cette confusion, elle devra se livrer à un processus d'émondage; pourquoi la recherche ne serait-elle pas l'outil de ce processus?

La méthode psychanalytique pourrait être améliorée en utilisant des méthodes expérimentales subtiles (enregistrements audio-visuels) permettant, par exemple, de filmer la synchronisation des réactions immédiates de chaque partenaire aux propos verbaux et non verbaux de l'autre dans la rencontre thérapeutique. Saucier conclut en insistant sur le besoin de valider la dimension subjective de la méthode psychanalytique par l'importation de méthodes objectivantes raffinées.

Polyphonie

Lise Monette, psychanalyste, professeure au département de philosophie de l'UQAM, met elle aussi en cause la monographie clinique. Dans un texte polémique non dépourvu d'humour, «Polyphonie», elle tente avec éloquence de déconstruire le mythe de la présentation de cas individuels et de démontrer qu'elle est une fiction commode reposant sur des présuppositions qui ont des conséquences importantes dans le débat sur le statut et la validité de la démarche et la théorie qui émanent d'une pratique clinique.

Pour elle, en effet, le clinicien écoute son patient sur un fond sonore marqué d'un nombre N d'influences, soient celles de l'ensemble de ses patients antérieurs et actuels, celles des collègues avec qui il échange et des lectures de différents genres qui l'ont marqué. Cette écoute, dans sa dimension diachronique ou d'ensemble, ne peut être que polyphonique et empêche, par le fait même, l'univocité de l'histoire du patient. L. Monette remet ainsi en question la notion de relation duelle entre thérapeute et patient, car elle ne tient compte que des corps physiques en présence et non du réseau symbolique qui contribue à la dotation de sens, ni du registre fantasmatique, imaginaire qui apporte des voix, des images. L'oreille avec laquelle on écoute tel dire d'un patient donné ne peut que changer constamment chez une même per-

sonne et constitue dès lors une variable difficilement repérable. L'oreille contre-transférentielle, ainsi entendue, ne peut être que symphonique.

La portée épistémologique de cette proposition s'avère la suivante. Le singulier se pose comme privé de toute généralité et s'oppose, depuis Aristote, à l'universel; il renvoie à l'unique, à la différence. Or l'histoire de cas se pose, elle aussi, comme singulière tout en ayant des prétentions au général. Elle s'avère, dans son unicité, révélatrice d'une partie ou d'une majorité de cas. On pourrait donc arguer que l'histoire de cas prétend au général qui implique des exceptions: le singulier qui nous révèle des caractéristiques du général, et non à l'universel propre au statut scientifique du savoir. Pour L. Monette, donc, l'écoute de l'ensemble de ses patients par le psychanalyste l'empêche à jamais de se situer dans le singulier, le particulier; devant tout nouveau patient il se situe d'emblée dans le général. D'où le besoin de reformuler la question du statut des énoncés qui constituent une monographie clinique.

La conférencière interroge ensuite l'écoute de l'analyste sous son aspect synchronique, soit celui de l'écoute à un moment précis et de l'influence de l'avant et de l'après (les patients précédant et suivant ce moment) sur celle-ci. L'entre-deux patients, l'interstice contre-transférentiel où le singulier et le général viendront déterminer à des degrés divers la spécificité de l'écoute polyphonique à un moment donné, celle-ci ayant alors pour visée de remanier ou d'invalider l'universalité de la théorie métapsychologique puisqu'elle doit être retaillée sur mesure pour devenir de nouveau pertinente.

Dans cette interaction entre singulier, général et universel, seuls des fragments d'une histoire de cas peuvent devenir universels et s'appliquer à l'ensemble des sujets. Autant l'assumer, affirme la conférencière, la psychanalyse est un lieu de mise en échec de l'universel par le singulier et du singulier par l'universel. Cette impasse née d'une double négation nécessaire ne se surmonte qu'à travers le moment contre-transférentiel de leur rencontre éphémère qui ne peut être que partiel du fait de l'inconscient de l'analyste.

Le psychanalyste-chercheur, conclut L. Monette, ne peut donc entreprendre de recherche qu'en interrogeant non seulement son contre-transfert actuel mais aussi ses contre-transferts latéraux qui tour à tour viennent créer cacophonie ou harmonie dans son écoute. L'assomption de la position subjective de l'observateur, voilà ce qui démarque la démarche psychanalytique de la position des disciplines connexes. La nier pour répondre aux exigences scientifiques traditionnelles serait troquer l'originalité de la contribution psychanalytique pour un mirage scientifique.

En guise de conclusion...

Il ne saurait être question de résumer ici les échanges qui eurent lieu, ensuite, entre le public et les membres de la table-ronde; le mot de la fin ne sera pas non plus rapporté. En guise de conclusion, deux constats. D'une part, à la fin de ce compte-rendu, le sentiment de frustration qui m'anime à tenter de rendre justice à la richesse des textes présentés, à leur puissance d'inspiration et l'évidence de ne pouvoir en transmettre que des fragments. D'autre part, la mise en scène durant le colloque de la déchirure inhérente à cette quête irrésistible du savoir: vouloir conquérir le vrai, la sécurité de la certitude, de l'emprise et n'attraper dans ses filets qu'une illusion (que d'autres nomment chose morte du fait de sa captation), le mystère de l'objet se dérobant ainsi et relançant interminablement la soif de conquête, maintenant en vie le désir...